

L'année dernière, je faisais quoi, cinq ? Six crises par jour ? Mh-mh, il faut que j'explique – extrait du lexique mannequinale, pile entre « composite » et « cunnilingus » – « crise » : manger beaucoup, absolument n'importe quoi, une plaquette entière de beurre par exemple, et se faire vomir le plus vite possible grâce aux techniques développées à cet effet, voir « vomir ». Ma technique préférée, c'était l'eau tiède salée. Plein de petites séquences boire-vomir, boire-vomir... pour les amoureux des chiffres, comptez un litre et demi par crise, soit neuf litres d'eau salée pour un total d'environ trente vomissements par jour (si on se base sur une moyenne de cinq vomissements pour un litre et demi). Ce qui peut paraître

beaucoup. Mais réparti sur l'ensemble d'une journée, on finit par se persuader que ça reste supportable. On s'habitue même à avoir cette espèce de goût acide en permanence dans la bouche. Comme on s'habitue à avoir super-mal à la racine des dents, sous la gencive.

La balance récompense.

Je feuillette mon book : ID, 42 kg. Citizen K, 40. C'est à peu près là que j'ai commencé à prendre des laxatifs, pour me vider encore plus. Pour me vider des deux côtés. The face, 38. Défilé pour Helmut Lang, 37. Polaroid, service de TCA (Troubles du comportement alimentaire) de l'hôpital \_\_\_\_\_ – la photo est assez réussie – 36. À cette époque, j'avais les bras et les jambes couverts d'hématomes ; au moindre choc, je savais que j'allais avoir un bleu, à un moment, c'était presque comme faire collection. Avec une fille, à l'hôpital, on avait même inventé un jeu : je fermais les yeux et elle posait un doigt sur ma peau, et je devais dire s'il y avait un bleu en dessous. Et puis on

a étendu le jeu aux grains de beauté. C'est super-dur de les connaître tous, on essayait de les apprendre par cœur, même ceux du dos, dans la glace. Et quand on se trompait, on échangeait les rôles, c'était l'autre qui faisait deviner. On comptait les points le plus sérieusement du monde sur une feuille, et ça passait le temps, en attendant qu'on nous oblige à manger. Quand approchait l'heure des repas, on commençait à angoisser, genre « Il est quelle heure? – Onze heures trente-quatre. Ça va? – Oui. » Et c'était des vrais « Ça va? », même si c'était des faux « Oui ». Moi je me réhabituais progressivement au solide par le biais des fruits; elle, elle en était encore à sa phase liquide, elle pouvait rien supporter de solide dans son ventre. Je l'enviais, je mangeais mes fruits avec l'infirmière derrière qui m'obligeait à finir mon assiette, et après ça, que certains osent me dire que la mode est une dictature. On te dit de penser aux gens que tu aimes et à qui tu ne voudrais pas faire de peine en mourant, et tu fonds en larmes devant tes quartiers de clémentine. Un jour,

une infirmière m'a dit que si je continuais, j'allais finir comme «tu sais, Angelina Jolie dans ce film, là.»

– *Tomb Raider*?

– T'as pas vu le film où elle joue le rôle d'une folle?

– *Tomb Raider*?

Et puis on me surveillait jusqu'à demi-digestion (interdiction d'aller aux toilettes non accompagnée). Alors le soir, je coupais le chauffage, j'ouvrais la fenêtre (c'était en décembre), et je mettais en boule mon drap et ma couverture au pied du lit. Quand je me sentais suffisamment courageuse, j'enlevais aussi mon pyjama. Et ça marchait. Au-delà de mes attentes, même. Non seulement j'arrivais à perdre tout le poids que j'avais pris dans la journée, mais je maigrissais encore un peu. La fille qui m'avait appris tous ces trucs (il faut que j'arrête de dire «trucs»), celle avec laquelle je jouais aux grains de beauté, est morte pendant mon séjour. Elle faisait vingt-cinq kilos. Elle s'appelait Clara de Prayssas, ses parents l'appelaient «Plume», elle avait fait

une couverture de *Jeune et Folie*. Elle était tellement fragile qu'elle pouvait pleurer si quelqu'un la regardait méchamment. Quand je suis arrivée, on a sympathisé pratiquement tout de suite. Elle m'a dit qu'elle était ABV (Anorexique boulimique vomisseuse) depuis quatre ans, et qu'une fois, elle avait pris deux boîtes de laxatifs d'un coup, qu'elle était allée aux toilettes, avait poussé, et que c'était le bas de son intestin qui était sorti.

Quoi qu'il en soit, maintenant, dès que j'attrape un rhume, il faut que je prenne des mucolytiques pour ne pas avoir de complications au niveau des poumons, et deux fois par semaine, mon médecin lève les bras au ciel en me parlant de mes carences en potassium (qui pourraient, paraît-il, me causer quelques arrêts cardiaques dans un futur hypothétique). J'ai vécu un mois et demi avec une perfusion portable attachée au niveau du bras. Aujourd'hui, deux piqûres par semaine (une injection de compléments alimentaires, et une prise de sang pour contrôle) semblent

suffire, puisque j'ai promis de me réalimenter par voie naturelle et sans vomir autant que faire se peut. Je crois que je m'en sors petit à petit. Je suis fière de moi, je ne m'évanouis plus qu'une fois par jour. Et mes règles sont revenues. La semaine dernière, j'ai fait deux jours de shooting pour une publicité Gucci, ce qui peut être une bonne raison de ne plus trop s'autodétruire, et de suivre de près ce qu'on appelle le «MAD diet» (MAD pour Model-Actress-Dancer); menu : légumes cuits à la vapeur, soupes, pommes, et pas dans le menu mais pour le moral : Coca Light (et des petites sucettes en forme de cerises, mais ça c'est très très mal). Blililip! (← Mon portable.) «Aouh!» Et ça c'est Sophie qui crie parce qu'elle vient de se prendre une bouteille de shampooing sur la tête – eh oui c'est moi miss catastrophe et en sortant du bain voilà – alors je demande si ça va et elle me répond en faisant de petites bulles un peu tristes en fronçant les sourcils. Je me sèche tout en sautillant de la salle de bains au salon, et je ne décroche pas parce que je vois qui m'appelle et ça

m'énéeerve les mecs avec qui tu as cassé et qui deviennent jaloux limite possessifs, et qui n'arrêtent pas de t'appeler pour savoir où tu es et avec qui. Un de mes ex m'a dit un jour que j'étais « amputée de la capacité d'aimer ». Peut-être. Peut-être qu'on ne m'a pas appris à. Le coupable est le colonel Moutarde avec la clef anglaise dans la cuisine. Ou mon père. Ou mon beau-père, qui s'est essayé très récemment à la violence sur des bouteilles en plastique d'eau minérale. Ou le premier garçon que j'ai embrassé, qui s'est moqué de mon appareil dentaire. Ou mon déficit en potassium, qui sait. Je suis amoureuse de mon sac Prada, c'est déjà ça.

Je reçois un SMS (Damien, encore). Je le lis à haute voix pour que Sophie puisse entendre de la salle de bains.

– « Tu va », sans S, « bien ? Tu me manque », sans S ! Quess t'en penses, j'pouvais rester avec un mec qui sait pas conjuguer ses verbes ?

Simultanément, je prends une cigarette et... nan mais j'y crois pas, où est ce putain de briquet ? Joseph (mon meilleur ami, qui m'ap-

pelle toujours dès qu'il y a un épisode de *Sabrina* à la télé – prononcer « *Chabrina* » à cause du chat qui parle qui est la vraie star de la série) m'a offert la semaine dernière une dizaine de briquets de couleur, afin que je puisse les assortir à mes tenues. Si j'ai perdu le briquet rose, c'est genre... l'Apocalypse, moi qui avais mis une heure à trouver quoi mettre ce matin. Je sais, choisir ses habits en fonction de la couleur d'un briquet peut paraître futile, voire ridicule, mais en avoir conscience change le tout en un acte très second degré, qui dilue le sentiment de faire quelque chose qui n'a aucun sens ou aucune importance. La conscience, c'est le truc qui sauve, en fait. Et ça s'applique à peu près partout pour à peu près n'importe quoi.

Avance visuelle.

Sophie vient de se laver les dents et bon, j'ai comme l'impression d'embrasser un bonbon à la menthe.